

Littérature et politique au Québec pendant la première moitié du vingtième siècle

Prolégomènes

La question des rapports entre le modernisme et la « vieille gauche » au Canada au cours de la première moitié du vingtième siècle, sur laquelle porte le présent dossier, est certainement une problématique qui mérite réflexion. J'ai en effet souvent été intriguée, au cours de mes recherches sur les milieux littéraires québécois de cette période, par l'importance et surtout la complexité du rapport entre littérature et politique, en particulier en ce qui concerne les écrivains qu'on classe aujourd'hui parmi les pionniers du modernisme littéraire au Québec.

L'affirmation de Dean Irvine, dans l'appel d'articles pour ce numéro, laissant entendre qu'il existe une approche dialectique « qui reconnaît l'anti-modernisme et le radicalisme sociopolitique de la vieille gauche comme constituant des discours qui auraient joué un rôle médiateur dans la formation des pratiques et de l'esthétique modernistes¹ » m'a néanmoins étonnée. Rassurée jusqu'à un certain point en le voyant ajouter que « l'érudition récente sur la littérature, le théâtre, et l'art visuel de la première moitié du vingtième siècle au Canada a évolué au cours de la dernière décennie vers une conception plus complexe des orientations sociales et politiques gauchistes de la production culturelle moderniste² », il m'est venu l'idée de partir de mes travaux sur la période, qui ont donné lieu notamment à un volume sur *La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931): Vers l'autonomisation de la littérature québécoise*, pour réfléchir à la problématique présentée et passer en revue l'orientation politique d'un certain nombre d'écrivains modernistes québécois de l'époque en espérant ainsi apporter une modeste contribution au débat.

Précisons que j'ai longtemps eu tendance, quant à moi—peut-être à cause de ma formation en littérature française—, à associer les mouvements littéraires modernistes ou d'avant-garde avec des tendances gauchistes. Les surréalistes, par exemple, ont souvent été tentés de s'associer avec le parti communiste, et certains (dont Aragon est sans doute le cas le plus célèbre) en sont même devenus membres et s'en sont faits les apologistes.

C'est sans doute à cause de ce présupposé—ou de cette idée préconçue, si l'on préfère—que j'ai souvent été mystifiée par la complexité des tendances politiques dont faisaient preuve les jeunes écrivains québécois qu'on traitait d'« exotiques » ou de « francisçons » vers l'époque de la Première Guerre mondiale parce qu'ils favorisaient la littérature moderne et désiraient écrire comme le faisaient leurs contemporains en France. Comme l'on sait, ce parti pris a même donné lieu à une importante querelle littéraire qui, surtout autour de la Première Guerre, finira par diviser la scène littéraire québécoise en deux camps bien tranchés : les régionalistes et les « exotiques ». Ces derniers seront même considérés par certains comme des traîtres à la patrie à cause de leur refus du programme régionaliste (de tendance traditionaliste et catholique) et leur opposition à l'idée que l'Art devait « servir » les intérêts nationaux.

Dans ce sens-là, on pourrait dire, en simplifiant considérablement, qu'il s'agissait d'un conflit entre ceux qui luttaient pour l'autonomie culturelle voire, à long terme, politique, de ce qu'on appelait à l'époque le Canada français, et ceux qui préconisaient l'autonomie artistique ou ce que Pierre Bourdieu appelle « l'autonomisation de l'Art ». Et il est vrai que les théories de Bourdieu sur le champ artistique et littéraire européen—où, à partir du milieu du dix-neuvième siècle, les artistes, et notamment les écrivains d'avant-garde, se flattaient de travailler en dehors de toute idéologie et de faire de « l'Art pour l'Art »—vont à l'encontre de toute tendance à automatiquement associer l'avant-garde à des tendances gauchisantes et permettent de mieux comprendre la vision du monde qui exerçait une influence si importante sur les « exotiques » québécois.³

En même temps, la littérature peut-elle être totalement étrangère à la politique, aux idéologies ou discours qui dominent ou se font concurrence dans la société où vit l'auteur? Certains écrivains voudraient le croire, et il existe indubitablement des œuvres qui réussissent à s'éloigner de considérations politiques plus que d'autres. Est-il vraiment possible, cependant, pour un écrivain de s'en détacher totalement, surtout dans le contexte québécois? Il m'est avis que la querelle entre les régionalistes et les tenants de la modernité qu'on traitait alors d'« exotiques » indique que ce n'est pas le cas.

En effet, cette querelle entre les régionalistes et les « exotiques » constitue un cas particulièrement révélateur en ce qui concerne les rapports entre la littérature et la politique car il s'agit en dernière analyse d'un conflit portant autant sur l'avenir politique du Canada français que sur la liberté artistique et le modernisme. Un conflit aux implications politiques, donc, qu'on le veuille ou non. De plus, comme le signale Fernande Roy dans son *Histoire des idéologies au Québec aux XIX^e et XX^e siècles*, toute idéologie québécoise, quelle que soit son orientation politique, repose sur un fonds nationaliste, et pas seulement la tendance conservatrice de droite comme on voudrait parfois le croire. C'est particulièrement vrai, d'ailleurs, à l'époque qui nous intéresse ici. Ainsi, si les « exotiques » n'acceptent pas la vision du monde traditionnelle des régionalistes, ils espèrent clairement apporter une contribution importante à la littérature canadienne-française (ou québécoise, comme on dirait aujourd'hui) par des œuvres plus modernes, plus ouvertes sur le monde.

Pour bien comprendre la complexité de la situation à laquelle se trouvaient confrontés ces jeunes écrivains, il est important de connaître le contexte québécois du début du vingtième siècle.

Contexte de l'époque

Après quelques années d'un optimisme relatif où l'on vit la victoire politique de Wilfrid Laurier et l'essor de l'École littéraire de Montréal, la période qui suit 1900 au Québec semble se caractériser par un repli idéologique dans presque tous les domaines. Tout se passe comme si l'élite intellectuelle de la province entrait dans le vingtième siècle à reculons.

En effet, le renouveau nationaliste qui prend ses forces à partir de 1900, d'essence surtout négative, survient à la suite du conflit de la Loi navale et de la confrontation entre francophones et anglophones du Canada au sujet de la guerre des Boers en 1899. Henri Bourassa, farouche adversaire de l'impérialisme britannique, devient alors le chef nationaliste des Canadiens français (pour être ensuite supplanté par l'abbé Lionel Groulx vers l'époque de la Première Guerre), tandis que Laurier perd peu à peu de son ascendant et meurt finalement désillusionné après avoir vu son pays divisé par la Première Guerre mondiale et la crise de la conscription de 1917. Par surcroît, une méfiance nouvelle se manifeste à l'égard de la France, la mère patrie culturelle, en raison des lois sur la séparation des Églises et de l'État, de l'établissement d'une école publique laïque ainsi que de la montée de l'anticléricalisme et de l'immoralité qui accompagnent cette période de la Troisième République.

Les dangers représentés par l'Angleterre et la France pâlisent cependant en comparaison de ceux que le Canadien français vit à l'intérieur même du Canada : le début du siècle, avec l'urbanisation rapide, l'industrialisation menée surtout par des compagnies anglaises, les difficultés que rencontre un peu partout la défense de la langue française et l'immigration massive qui transforme souvent l'ouvrier canadien-français nouvellement arrivé en ville en une sorte d'« immigrant de l'intérieur », constitue une des époques où le danger d'assimilation du peuple québécois fut on ne peut plus réel. En proie à un véritable « choc du futur », le Québec montre alors une nette tendance à se replier sur lui-même et à se raccrocher aux traditions du passé, en renforçant en particulier l'idéologie agriculturiste, messianique et anti-étatiste qui avait déjà cours pendant la deuxième moitié du dix-neuvième siècle.

Cette volonté de repli, à un moment où la société québécoise vit une période de transformation sociale et économique profonde, engendra une sorte de schizophrénie collective : « Le Québec se résume dans deux traits antithétiques : fixité idéologique au sommet; remous économiques et sociaux à la base. La période qui accordera ses faveurs à Henri Bourassa et à l'abbé Lionel Groulx passera aussi de l'euphorie ruraliste à la fondation de la Confédération des travailleurs catholiques du Canada » (Dumont 13).

Les écrivains et les critiques d'alors, comme tous leurs compatriotes, ne pouvaient qu'être affectés par les contradictions et les bouleversements qui secouaient leur société et, en tant que membres de la petite élite instruite qui se consacrait à la réflexion sur l'avenir de ce peuple, ils se devaient de chercher des solutions, de suggérer une ligne de conduite ou de témoigner de la situation, même inconsciemment, afin d'éviter une disparition collective appréhendée.

La querelle des régionalistes et des « exotiques »

C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre le discours en faveur de la « nationalisation de la littérature canadienne » prononcé par l'abbé Camille Roy en décembre 1904, au moment même où l'on vient d'assister à la publication des *Soirées du Château de Ramezay*, fruit des efforts éclectiques de l'École littéraire de Montréal, et à la révélation des poèmes du jeune Émile Nelligan présentés par la remarquable préface-critique de Louis Dantin. Malheureusement, cette École littéraire de Montréal, qui se distinguait par son ouverture d'esprit, a temporairement cessé d'exister, ayant succombé aux dissensions de ses membres. Nelligan, que l'on considère aujourd'hui comme le premier poète moderne du Québec, se trouve dans un asile d'aliénés, et le

grand critique qu'est Louis Dantin, qui se signale aussi par son modernisme, a défroqué et s'est exilé aux États-Unis. Un certain vide se fait sentir . . .

C'est en général dans le discours de Camille Roy qu'on retrace les débuts d'un mouvement régionaliste québécois qui vise l'autonomie d'une « littérature nationale » fidèle à ce qu'on percevait comme le « génie » canadien-français. Ses chefs de file, parmi lesquels se signale Adjutor Rivard, prônaient le plus souvent ce qui constituait les trois idéologies dominantes de la fin du dix-neuvième siècle, mais surtout l'agriculturisme, que l'historien Michel Brunet définit comme étant « avant tout une façon générale de penser, une philosophie de la vie qui idéalise le passé, condamne le présent et se méfie de l'ordre social moderne. C'est un refus de l'âge industriel contemporain qui s'inspire d'une conception statique de la société » (119). En littérature, la doctrine nationaliste et régionaliste s'accompagne d'une méfiance (voire d'une condamnation) de la littérature française moderne, vue comme le produit d'une France laïcisée. En revanche, on tend à prendre comme modèle les régionalistes français, et à voir le mouvement canadien-français comme faisant partie du mouvement régionaliste français, le Québec étant en quelque sorte une « province de la France⁴ ». Plus tard, cependant, d'autres chefs de file (dont Lionel Groulx, en particulier) voudront un régionalisme plus détaché de la France.

On conçoit facilement que cette tendance vers un monolithisme intellectuel n'ait pu se faire sans rencontrer de résistance. Si l'on fait abstraction de Nelligan, dont la poésie constitue une des influences que Camille Roy voulait combattre en lançant son programme de « nationalisation », le mouvement de résistance commencera par un groupe de quatre jeunes étudiants de l'Université Laval de Montréal, Guillaume Lahaise [pseudo. Guy Delahaye], Paul Morin, René Chopin et Marcel Dugas, auxquels s'ajouteront plus tard Olivar Asselin, les directeurs de la revue avant-gardiste *Le Nigog* fondée en 1918 (Robert de Roquebrune, Léo-Pol Morin et Fernand Préfontaine), Berthelot Brunet et—de façon particulièrement spectaculaire—Victor Barbeau. Cette résistance atteindra son point culminant vers 1918-1920, lorsque la querelle entre les régionalistes et les « exotiques » éclatera finalement en guerre ouverte, sans doute en grande partie à cause de l'intervention de la revue d'avant-garde *Le Nigog*. Le feu d'artifice qui en résulta produisit néanmoins chez la plupart des participants un choc salutaire dont les effets se feront graduellement sentir par la suite.

Il est communément admis que la période qui suit 1920 ait vu l'essor du régionalisme triomphant et l'exil de la plupart des « exotiques », et qu'il

faillie attendre jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, voire jusqu'au *Refus global* de 1948, pour assister à une véritable réaction des milieux artistiques contre les contraintes de l'ancien Québec traditionaliste, ultra-catholique et régionaliste.

Une telle vision ne rend pas vraiment compte de la réalité. L'explosion de la querelle vers 1918-1920 provoquera une remise en question chez beaucoup de participants, qui voudront ensuite se distancier d'un tel extrémisme. Nombreux sont ceux qui se dédiront par la suite, soit dans leurs écrits soit par leurs choix esthétiques. La proposition d'un « canadianisme intégral » qui s'ouvrirait au contexte nord-américain et entraînerait peut-être même l'utilisation d'une langue québécoise, position endossée en 1931 par Albert Pelletier et Alfred DesRochers notamment, créera également un effet de scandale chez bon nombre de critiques autrefois dans des camps opposés, ce qui contribuera à un recul par rapport aux anciennes prises de position. En outre, les jeunes écrivains des années trente oseront enfreindre bon nombre des tabous imposés auparavant par cette critique littéraire d'une orthodoxie religieuse et morale pointilleuse qui prônait le classicisme et voyait d'un mauvais œil non seulement le symbolisme et la plupart des mouvements poétiques modernes, mais aussi (peut-être même surtout) le réalisme.⁵ Des œuvres telles que *Trente arpents* (1938) de Ringuet (un roman réaliste, œuvre d'un ancien sympathisant des « exotiques ») et le recueil poétique *Regards et jeux dans l'espace* (1937) de Saint-Denys Garneau, tout comme le journal de combat *Le Jour* fondé par Jean-Charles Harvey la même année, annoncent une nouvelle ère en littérature québécoise—une ère qui, après une courte explosion de romans réalistes vers 1945 et le tant commenté *Refus global* de 1948, ne montrera cependant ses fruits véritables qu'à partir de 1960 et la fameuse Révolution tranquille.

Le modernisme et la gauche

La querelle du régionalisme qui a éclaté au Québec indique assez clairement que la perspective des « exotiques », leur ouverture aux tendances contemporaines et au monde extérieur, impliquait—qu'il le veuillent ou non—une prise de position idéologique. Mais s'agit-il d'une position de gauche? Quel lien peut-on faire, dans leur cas, entre le modernisme et la gauche, voire la « vieille gauche »?

Précisons que le concept d'une « Old Left » dont il est tant question dans ce dossier de *Canadian Literature* est surtout courant dans le monde anglo-saxon (les États-Unis, le Canada anglais et la Grande Bretagne),⁶ où l'on tend

à définir la « Old Left »—par opposition à la « New Left », essentiellement une forme d'activisme social de tendance marxiste qui aura cours dans les années 1960 et 1970—comme la gauche plutôt léniniste, trotskyste ou staliniste associée au parti communiste, au mouvement ouvrier, et à la conscience de classe telle qu'on la connaissait jusque dans les années 1950.⁷ Dans le contexte canadien, on associe en général cette Vieille gauche au parti communiste et au CCF (Cooperative Commonwealth Federation—Farmer, Labour, Socialist).

Au moment où, vers 1907-1910, ces quatre jeunes étudiants de l'Université Laval de Montréal, Lahaise [Delahaye], Morin, Chopin, et Dugas, font leur apparition sur la scène littéraire québécoise, il n'existait pas encore, bien entendu, de Parti communiste au Québec. Il y avait cependant le Parti ouvrier, fondé à Montréal en 1899, dont un des chefs, Joseph Ainey, sera candidat aux élections partielles dans le comté de Sainte-Marie en 1906, et ensuite élu membre de la Commission de contrôle de la ville de Montréal en 1910, poste qu'il occupera jusqu'en 1918, moment où il briguera, mais sans succès, le poste de maire contre Médéric Martin. Alphonse Verville sera également élu député ouvrier de la circonscription de Maisonneuve au niveau fédéral de 1906 à 1921. Il existait d'autres organisations, dont la Ligue de l'Enseignement, l'aile gauche du Parti libéral du Québec dirigée par Godfroy Langlois,⁸ des loges maçonniques, telles l'Émancipation ainsi que Force et courage, qui poursuivaient plusieurs des mêmes objectifs que le Parti ouvrier, dont en particulier la réforme de l'éducation au Québec.⁹

Ce n'est qu'en 1927 que sera créée une section canadienne-française du Parti communiste du Canada (fondé en 1921). Son histoire sera assez houleuse, comme on sait, surtout avec la promulgation de la loi du cadenas par Maurice Duplessis en 1937 « pour protéger la province contre la propagande communiste » (loi qui sera déclarée anticonstitutionnelle en 1957).¹⁰ C'est néanmoins un candidat du Québec, Fred Rose, qui sera le seul député communiste canadien à siéger à la Chambre des Communes à Ottawa, ayant réussi à se faire élire à deux reprises (1943 et 1945) dans le comté de Montréal-Cartier.¹¹ Quant au CCF, fondé à Calgary en 1932, il aura évidemment beaucoup plus de succès, et fera élire des députés au niveau fédéral et dans plusieurs provinces. Il aura aussi une influence importante au niveau de la politique fédérale puisque le Parti libéral adoptera à plusieurs reprises les aspects les plus populaires du programme social et économique proposé par le CCF. Ce dernier connaîtra cependant peu de succès au Québec.¹²

L'orientation politique des « exotiques »

Il est assez difficile, en fin de compte, de faire des généralisations en ce qui concerne l'orientation politique des quatre étudiants de l'Université Laval de Montréal qui, par leurs écrits, optent clairement dès 1907-1908 pour une littérature moderniste fort éloignée du régionalisme. Après quelques petites tentatives pour défendre leur œuvre ou celle de leurs amis, Morin et Chopin semblent bien avoir adopté une attitude apolitique assez proche en fait de la conception bourdieusienne des artistes modernistes du champ de production restreinte, lesquels seraient récalcitrants à toute influence idéologique, qu'elle soit politique ou religieuse.¹³ Morin tend à adopter une attitude nettement élitiste alors que Chopin, dont la vie personnelle est peu connue, optera pour la vie tranquille du notaire et l'habitus de la tour d'ivoire.¹⁴ Ce que je qualifie d'apolitisme—parce que je n'ai rien trouvé qui indique quelque prise de position politique que ce soit de leur part—n'est pourtant pas perçu comme tel par le public québécois de l'époque. En effet, leur poésie de facture moderne suffit apparemment pour faire comprendre qu'ils ne partagent nullement la vision du monde nationaliste et traditionaliste, voire agriculturiste, que prônait le camp régionaliste. Leur option en faveur des tendances littéraires modernes entraînera par conséquent toute une série d'attaques ou de moqueries destinées à communiquer le message qu'une telle esthétique équivalait à une forme de mépris, sinon de trahison, de leurs compatriotes canadiens-français.¹⁵

En revanche, on ne saurait accuser d'apolitisme ni Dugas (un des principaux porte-parole des « exotiques »), ni Guillaume Lahaise (pseudo. Delahaye)—du moins au début de sa carrière—, ni Dantin (qui, sans faire partie des « exotiques », a certainement joué un rôle important dans l'accès du Québec au modernisme, au début du siècle, et dont la préface à la poésie de Nelligan a exercé une influence importante sur les quatre étudiants en question).

Pour ce qui est de Lahaise, tout d'abord, il semble bien qu'au moment où il était étudiant en médecine à l'Université Laval de Montréal, il comptait parmi ses amis un autre étudiant du nom d'Antoine Sylbert, qui fut un des fondateurs, en 1908, d'une revue de tendance socialiste voire anarchiste du nom de *L'Aube des temps meilleurs*.¹⁶ En plus de prêcher la paix mondiale, le féminisme, et l'instruction universelle, le premier article du premier numéro, « L'Anarchie », attaquait directement l'Église catholique en affirmant que l'éducation n'est pas synonyme de « monopole des clergés s'engraissant de l'abrutissement générale [sic], en n'enseignant que juste ce qu'il leur plaît »

(Lebon), pour ensuite faire le lien entre l'anarchie et les principes enseignés par Jésus-Christ. On y reproduisait également un texte de Théodore Roosevelt niant l'importance des allégeances religieuses en politique, une idée plutôt anathème dans le Québec de 1908. *L'Aube* publie par ailleurs un « Programme socialiste » préconisant une République coopérative, et donne des nouvelles du mouvement syndical international, du Parti ouvrier et du « camarade Jos. Ainey¹⁷ ». Dans le même numéro, un petit article du « Rev. P. Driot » dénonce des injustices et énumère des exemples de censure au Québec. Dans le deuxième numéro, on trouve un article d'A. Saint-Martin soutenant que l'harmonie entre les deux « races » au Canada équivaut à la disparition des Canadiens français, et un feuilleton d'Émile Zola, auteur à l'Index. Bref, il s'agit d'une publication fort osée pour l'époque et son existence éphémère (je n'en ai trouvé que deux numéros) découle sans doute de sa nature révolutionnaire. Dans une société où le principal de l'École Polytechnique réprimandait ses élèves pour avoir appuyé Henri Bourassa en signant une pétition contre le bill de la marine (Dugas, « Estudiantina »), il va sans dire que les idées de *L'Aube* n'avaient rien pour rehausser la réputation d'un jeune étudiant. C'est sans doute pour cette raison, d'ailleurs, que les quatre amis qu'on connaîtra plus tard sous l'épithète péjorative d'« exotiques » publient dans *Le Nationaliste* du 22 novembre 1908 une dénégration formelle de toute allégeance à la revue en question :

Afin de faire cesser la rumeur qui a couru dans les cercles universitaires et d'ailleurs, et vu l'esprit de la nouvelle revue *L'Aube*, nous affirmons que nous sommes absolument étrangers à cette feuille, tant pour la direction que pour la collaboration. Un malentendu quant aux tendances de ce journal fut la cause de la publication dans ses colonnes d'un sonnet de M. Morin. (Henri Dugas, Guillaume La Haise, René Chopin, Paul Morin)

Il reste que Morin avait publié non seulement un sonnet dans la revue en question, mais aussi une annonce pour des « Affiches artistiques de tout genre¹⁸ ». De plus, Delahaye (Lahaise), dans la note biographique qu'il fournit pour *L'Anthologie des poètes canadiens* (1920) de Jules Fournier, inclut Antoine Sylbert parmi ses amis écrivains de l'Université Laval de Montréal et se fait une gloire d'avoir participé à l'aventure de *L'Aube*.¹⁹

C'est ce même Lahaise, sous son pseudonyme de Guy Delahaye, qui publiera en avril 1909 un recueil de poésie très moderniste pour l'époque, *Les Phases*, qui causera un mini-scandale dans les milieux littéraires montréalais, surtout lorsque Albert Lozeau, poète qui jouissait alors de beaucoup de capital symbolique dans les milieux littéraires québécois, qualifie l'œuvre

d'incompréhensible et décrit la doctrine poétique de l'auteur comme un « début d'aliénation mentale ». Lozeau attribue d'ailleurs les défauts de l'œuvre à la mauvaise influence d'auteurs modernes comme Verlaine, « Viélé-Griffin [*sic*], René Gill [*sic*], Rollinat, [et] d'autres » (1). L'invention verbale pourtant assez restreinte du recueil donnera également lieu à de nombreux pastiches que publie avec un plaisir évident *Le Nationaliste*, et qui, par leur exagération de cet aspect des *Phases*, mettent en évidence le côté pré-surréaliste de cet auteur, une tendance qui se manifestera beaucoup plus clairement en 1912 lors de la publication de *Mignonne allons voir si la rose*.²⁰ Plus tard, devenu médecin, Lahaise veillera de son mieux sur le bien-être d'Émile Nelligan, son ancienne idole, interné à Saint-Jean-de-Dieu, mais il reniera apparemment ses deux recueils modernistes et, devenu mystique, ne publiera plus qu'une sorte de Chemin de la croix, *L'unique voie à l'unique but*, en 1934, ainsi qu'un dernier poème, *De profundis*, en 1941.

L'évolution politique de Dugas—un des principaux porte-parole des « exotiques », défenseur impénitent de Verlaine et de la poésie symboliste au Québec, en plus d'être un des premiers Québécois à pratiquer de façon systématique la poésie en prose—est beaucoup plus complexe. Même s'il a toujours été un fervent défenseur du modernisme littéraire dès ses premiers écrits, il affiche, en tant que jeune étudiant collaborant de façon assidue au *Nationaliste* d'Olivar Asselin, un nationalisme assez militant, nettement anti-pacifiste et, surtout, en ce qui concerne le théâtre (car il s'improvise aussi critique théâtral), plutôt moralisateur. Lors de son premier séjour à Paris à partir de 1910, cependant, il évolue de façon étonnante, et lorsqu'il revient à Montréal au début de la Première Guerre mondiale, non content d'attaquer ouvertement ceux qui prônent le régionalisme au Québec, il s'affiche aussi comme résolument pacifiste et grand admirateur de Jean Jaurès, qu'il qualifie de « prince » de l'histoire contemporaine (*Versions* 81) :

La Révolution continue, Mesdames, Messieurs. . . Elle monte des vigoureuses pages de Romain Rolland et de Georges Pioch. Elle est dans la géole [*sic*] de Karl Liebknecht, de Rosa Luxembourg, de Clara Zetkin, de Mehring, qui, garrotés d'entraves, sauvent les libertés de l'avenir. (*Versions* 83, 86)²¹

Cette liste de noms cités avec tant d'admiration est d'une remarquable cohérence. Jaurès, fondateur du quotidien *L'Humanité* et co-fondateur du Parti socialiste français, s'est illustré par son pacifisme et son opposition au déclenchement de la Première Guerre mondiale, ce qui entraînera son assassinat par un étudiant nationaliste en 1914. Rolland (1866-1944), prix Nobel de littérature en 1915, était lui aussi un pacifiste reconnu pendant et

après la Première Guerre mondiale. Pioch (1873-1953), d'abord suppléant au Comité directeur du Parti communiste avant d'en être exclu en 1923, deviendra secrétaire général de l'Union sociale-communiste, puis, en 1931, président de la Ligue internationale des combattants de la paix. Liebknecht (1871-1919) est un communiste révolutionnaire allemand, membre du Parti social-démocrate d'Allemagne (SPD), qui, après avoir emprisonné et exclu du SPD à cause de son opposition à la Première Guerre mondiale, sera un des fondateurs avec Luxemburg de la Ligue spartakiste puis du Parti communiste d'Allemagne (KPD). Quant à Luxemburg (1871-1919), exclue elle aussi du SPD à la suite de son opposition à la Première Guerre mondiale, et un des fondateurs de la Ligue spartakiste, elle sera assassinée en janvier 1919 lors de la répression de la Révolte spartakiste de Berlin pendant la Révolution allemande. Zetkin (1857-1944), enseignante, journaliste, femme politique marxiste et féministe allemande, fera partie de l'aile gauche du SPD, puis de l'USPD (pacifistes), de la Ligue spartakiste, et finalement du parti communiste d'Allemagne (KPD) dont elle sera députée au Reichstag durant la République de Weimar, de 1920 à 1933. Franz Mehring (1846-1919), essayiste, homme politique et historien allemand, lui aussi opposé à la guerre, sera très actif dans la Ligue spartakiste et l'un des fondateurs du Parti communiste d'Allemagne le 1^{er} janvier 1919; il meurt le 29 janvier 1919, malade et déprimé par l'assassinat de son amie Luxemburg.

Au moment de rédiger la conférence qui sera publiée sous le titre *Versions* (1917), donc, Dugas fait preuve d'un modernisme qui s'accompagne clairement de sympathies pour la gauche. Lors de la Deuxième Guerre mondiale, en revanche, lorsqu'il doit de nouveau quitter Paris pour revenir à Montréal, son penchant nettement moderniste (il sera un des premiers à reconnaître l'importance de la poésie d'Alain Grandbois et de Saint-Denys Garneau) ne l'empêche pas de militer en faveur de la guerre,²² d'afficher de nouveau son nationalisme, et même de réaffirmer ses convictions religieuses.²³ Le cas de Dugas semble donc indiquer que les prises de position politiques d'un écrivain ont autant sinon plus à voir avec le milieu qu'il fréquente et les événements mondiaux dont il prend connaissance qu'avec ses tendances littéraires.

Louis Dantin

Il ne faudrait pas ignorer non plus l'itinéraire de Louis Dantin (Eugène Seers, de son vrai nom, 1865-1945), qui fut à l'origine, comme on l'a vu, de la publication du recueil de poèmes d'Émile Nelligan en 1904. Son parcours tout à fait original le mènera d'abord en Europe, où il décide (à l'âge de

dix-huit ans) d'entrer chez les Pères du Saint-Sacrement, pour ensuite devenir, en peu de temps, directeur de la revue de la congrégation, supérieur et maître des novices de la maison de Bruxelles (en 1891, à l'âge de vingt-cinq ans), puis assistant général et supérieur de la maison de Paris (1893). Tombé amoureux d'une jeune fille belge mineure, il essaie alors de quitter la communauté, mais accepte finalement, devant diverses formes de pression et les menaces de reniement de son père, de rester dans la maison des Pères du Saint-Sacrement de Montréal (où il lance une revue, *Le Petit Messager du Saint-Sacrement*, et participe peu, semble-t-il, à la vie religieuse). Il quittera la communauté le 25 février 1903 et partira pour les États-Unis en compagnie d'une femme mariée, Clothilde Lacroix, avant d'avoir terminé le travail d'impression du recueil de Nelligan qu'il accomplissait plus ou moins subrepticement dans l'atelier où il publiait la revue. Il s'installera ensuite à Boston (Cambridge), où un an plus tard lui et Clothilde auront un enfant, un garçon, dont il deviendra le tuteur légal lorsque Clothilde le quittera pour un autre homme quatre ans plus tard. Devenu compositeur-typographe aux presses de l'Université Harvard, il restera aux États-Unis jusqu'à sa mort, peut-être à cause d'une promesse faite à sa famille, ou bien parce qu'il savait que ses idées seraient peu acceptables dans le climat conservateur qui régnait au Québec. Encore en 1938, alors que Louvigny de Montigny l'enjoignait à revenir vivre au Québec, il s'exprime de la façon suivante :

Quel attrait (sauf celui d'amitiés précieuses) pourrait-on concevoir à un Québec voué aux plus tyranniques et aux plus sottes intolérances, occupé à barrer d'obstacles toutes les avenues d'un meilleur avenir? Vous y êtes vous-mêmes comme tous les esprits libres, exilé, étranger plus que je ne le suis à Boston. (Reproduit dans Franco 1, 94)

Il reste que, en dépit de son éloignement géographique, Dantin a joué un rôle important, en tant que critique littéraire et conseiller d'un grand nombre d'écrivains, pour encourager l'essor du modernisme au Québec.

Cet être fascinant accompagnait son parti pris en faveur du modernisme littéraire d'un penchant très clair pour le socialisme et le communisme, même si c'est un aspect auquel les critiques se sont peu intéressés jusqu'ici. Diverses références dans sa volumineuse correspondance permettent de l'affirmer sans hésitation. En réponse à Alfred DesRochers, par exemple, qui s'interrogeait timidement au sujet du socialisme devant le désastre économique de la Crise, il fait preuve d'une conviction inébranlable en encourageant son jeune ami à ne pas se perdre dans les subtilités et à se rendre tout simplement à l'évidence du bien-fondé d'un tel rêve : « Rêves

poétiques ou rêves socialistes, c'est après tout, le même idéal, qui vous fait chercher quelque chose au-dessus de la matière brute et des institutions brutales » (Lettre du 28 avril 1933, citée dans Hayward « Les hauts », 34). Il réussit à convaincre DesRochers, mais se sent ensuite obligé de le décourager quand son ami, plein de fougue et inconscient des risques, projette de fonder une feuille socialiste au Québec.

De la même façon, Dantin n'hésite pas à arrêter de collaborer à certains périodiques lorsqu'on essaie de le censurer ou lorsqu'il n'est pas d'accord avec la politique trop conservatrice ou trop timorée de la direction. Il ose également critiquer publiquement les idées politiques de certains de ses compatriotes québécois, comme en témoigne son compte rendu du livre de Jean Bruchési,²⁴ *Aux marches de l'Europe*, publié en 1933 :

On ne sait pas ce qu'il dira d'Hitler, mais pour être logique, il devrait lui dresser un dais à côté de Mussolini. Car Hitler n'est-il pas en train de sauver l'Allemagne des communistes et des Juifs? Or M. Bruchési n'aime guère les Juifs et il abhorre les communistes. Le « bolchévisme » est pour lui une obsession, un cauchemar; il voit sa trace partout; il voit Moscou dirigeant de loin tous les prolétaires mécontents . . . M. Bruchési prêche la guerre sainte au soviétisme : il veut que tous les peuples l'extirpent de leur sol, lui opposent un « front unique ». L'Allemagne commence bien : elle met hors-la-loi d'un seul coup cinq millions de communistes, les bat, les interne dans des camps, leur impose les travaux forcés. Vive Hitler!

Ces lignes peuvent exagérer les opinions de M. Bruchési, mais éclairent, je crois, ses tendances. (Reproduit dans Francoli II, 645)

Certaines œuvres de Dantin, comme sa « La plainte du chômeur », où il fustige les méfaits du système capitaliste, indiquent clairement son penchant pour la gauche.²⁵ Mais fut-il membre du Parti communiste? C'est peu probable, vu qu'il écrit dans les lettres à son fils qu'il se croit peu en danger lorsqu'on l'oblige en 1940, même si les États-Unis ne sont pas encore entrés dans la Deuxième Guerre mondiale, de fournir, en tant que « *alien* », ses empreintes digitales.²⁶

Les années trente

Comme on l'aura peut-être remarqué, les renseignements que nous possédons pour l'instant au sujet de l'orientation politique de Dantin proviennent surtout des années 1930. Il est donc difficile de déterminer le début de son penchant en faveur des mouvements de gauche, même si l'on peut soupçonner que cette sympathie date de beaucoup plus tôt. Ce qui est certain, par contre, c'est que la Crise économique des années 1930 amènera beaucoup d'écrivains à s'interroger au sujet du système capitaliste et à

envisager de façon plus favorable le socialisme ou le communisme. Alfred DesRochers en constitue un bon exemple.

Malheureusement, vu l'opprobre qui pesait sur de telles tendances politiques, c'est souvent uniquement grâce à la lecture de la correspondance de ces écrivains qu'il est possible de connaître leurs véritables opinions, et beaucoup de recherches restent donc à faire à ce sujet. Il faudrait regarder du côté de Jean-Charles Harvey, par exemple, bien connu pour ses prises de position contestataires, et aussi de Jean Narrache. Ce dernier, après avoir publié un premier recueil de poésie intimiste en alexandrins, *Les Signes sur le sable* (1922), en signant Émile Coderre, choisira, lors de la Crise, de donner la parole, dans leur langage à eux, aux ouvriers et aux démunis de la société. On pourrait peut-être discuter quant à savoir si cette poésie était vraiment moderniste, mais elle était incontestablement d'une originalité éclatante dans le Québec de l'époque.

Il y a aussi Albert Laberge, le premier écrivain québécois à faire une œuvre non seulement réaliste, mais naturaliste à la Zola. Auteur d'un roman anti-terroir en 1918 (*La Scouine*), il publie dans les années 1930 des recueils de nouvelles qui témoignent éloquemment de sa préoccupation pour le sort cruel qui s'acharne souvent sur les moins nantis de la société. Mais il publiait ces volumes à une soixantaine d'exemplaires, à compte d'auteur, qu'il distribuait aux amis plutôt que de s'exposer aux foudres d'une critique québécoise encore hostile à cette esthétique littéraire. Laberge a également encouragé et soutenu beaucoup d'écrivains de l'époque dont les tendances modernistes se heurtaient souvent à de l'incompréhension.²⁷ Sa correspondance nous dira peut-être si ce parti pris en faveur du modernisme s'accompagnait d'un penchant vers la gauche comme semblent l'annoncer ses nouvelles.

Les Automatistes

Il ne faut pas oublier non plus, dans le cas du Québec, les Automatistes et leur *Refus global*, manifeste de tendance surréaliste qu'on perçoit généralement comme emblématique de l'affirmation du modernisme québécois.²⁸ Il est certain que le groupe s'intéressait aux idées de gauche et que, comme le constate Jean Ethier-Blais, « en 1948, le slogan "changer la vie," la révolte libératrice, l'amalgame marxisme-surréalisme-automatisme, toute cette panoplie qui ornait les conversations du milieu borduasien franchit le seuil du réel [avec *Refus global*]» (37). Le Parti ouvrier progressiste, d'allégeance communiste, aurait voulu que les deux groupes se rapprochent,²⁹ et Ethier-Blais laisse entendre que Claude Gauvreau

« qui concevait volontiers les problèmes en termes politiques, . . . la droite et la gauche » (31), était un de ceux qui y adhérait le plus volontiers, ayant même collaboré au journal communiste *Combat* (39).³⁰ Jean-Paul Mousseau ressentait apparemment lui aussi beaucoup de sympathie envers l'idéologie communiste (Anonyme). De fait, l'intérêt pour les idées socialistes ou communistes était assez généralisé dans ce milieu, comme l'illustre le cas de Thérèse Renaud et Fernand Leduc, deux autres signataires de *Refus global*. Dans *Un passé recomposé*, Renaud raconte que le groupe qui fréquentait l'atelier de Fernand Leduc à Montréal avant son départ pour la France en 1946 « lisait . . . tout ce qu'on pouvait trouver sur Marx » (20), et que Leduc a même fréquenté un certain temps les communistes, « bête noire de l'Amérique du Nord » (21), non seulement à Montréal mais aussi lors du séjour du jeune couple à Paris entre 1946 et 1953 :

Nous avons donné rendez-vous [le 14 juillet 1946] à nos amis (communistes convaincus, hélas j'ai oublié leurs noms). Ils sont cependant restés importants dans mon souvenir pour l'éveil à la politique française qu'ils suscitèrent à ce moment-là. Avec eux nous apprenons l'histoire du Parti communiste pendant l'occupation, ses combats pour une société meilleure, nous prenons conscience de l'histoire politique de la France dans ce qu'elle a de plus contestataire, généreuse. (59)

On sait que Paul-Émile Borduas rejette clairement l'option communiste dans la section « Règlement final des comptes » de *Refus global*. Et pourtant, *Combat* a publié en février 1947 une entrevue que Borduas avait accordée à Gilles Hénault, co-directeur du journal en question et poète généralement associé aux Automatistes—même s'il « ne sera pas invité à signer *Refus global*, son militantisme au sein du Parti communiste étant jugé incompatible avec l'esprit du manifeste » (Biron 115). L'entrevue en question causera d'ailleurs des ennuis au chef automatiste lorsqu'il décidera de s'exiler aux États-Unis.³¹

Le CCF et Jacques Ferron

Si le CCF (devenu au Québec le Parti social démocratique du Canada en 1955) a eu peu d'impact dans les milieux francophones du Québec, il y a quand même eu un certain nombre de personnes qui s'y sont intéressés, et notamment Jacques Ferron, un des écrivains québécois majeurs du vingtième siècle.³² Voici comment Susan Murphy décrit cet épisode :

Vers le milieu des années 1950, Jacques Ferron, un médecin particulièrement passionné par des questions de justice sociale, s'est inscrit—après une courte liaison avec le communisme qui entraîna son arrestation en 1949 lors d'une manifestation contre l'OTAN—au Parti socialiste démocratique (PSD), dont il fut un des candidats aux élections fédérales de 1958. C'est fort probablement à travers le PSD (la branche québécoise du CCF) qu'il fit la connaissance de

l'homme qui deviendra le modèle du protagoniste fictif canadien-anglais de *La nuit*—ainsi que de *La charrette* (1968) et du *Ciel de Québec* (1969)—, l'Anglo-Montréalais Francis (Frank) R. Scott (1899-1985), membre fondateur du CCF et du PSD. En 1969, cependant, Ferron rompit avec le PSD de façon véhémement à cause de son refus de reconnaître que le Québec avait le même droit à l'auto-détermination que l'Algérie, en fustigeant particulièrement Frank Scott à cause de son hypocrisie à ce sujet. Ferron adhéra ensuite à l'Action socialiste pour l'indépendance du Québec (ASIQ), un petit regroupement séparatiste d'extrême gauche fondé par Raoul Roy en août 1960, et publiera des articles dans le périodique du mouvement, *La revue socialiste*, dès ses débuts.³³

On trouvera d'ailleurs une transposition fascinante, tout à fait ferronienne, de cette période de sa vie dans le roman *La Nuit* qu'il publiera en 1965 et où le personnage François Ménard dit avoir perdu son âme lorsque, traduit en cour, il a nié son communisme. Ferron est également un des écrivains qui a joué un rôle important dans la réorientation du nationalisme québécois vers la gauche. Sa vie et son œuvre témoignent en fait de la transition de la « Vieille gauche » à la « nouvelle gauche », celle qui aura tant de succès dans le Québec des années 60 et 70, surtout auprès de l'élite intellectuelle et artistique, où la seule discussion consistait à décider quel-isme (marxisme, marxisme-léninisme, etc.) aurait la préférence.

En guise de conclusion

À partir de ce rapide survol d'un certain nombre d'écrivains québécois de la première moitié du vingtième siècle qui ont joué un rôle important dans l'avènement du modernisme en littérature québécoise, il me semble justifié de conclure que, en dépit des théories de Pierre Bourdieu ou d'autres, rien ne permet d'affirmer qu'il y avait antagonisme entre la modernité littéraire et la « vieille gauche ». En outre, il semble clair que la défense d'une littérature moderne ou moderniste, dans le contexte social de l'époque, constituait automatiquement un acte anti-traditionaliste et anticlérical. Dans ce sens, on peut dire qu'au Québec, en particulier, être moderniste impliquait une prise de position idéologique voire politique.³⁴ En même temps, ceux parmi les écrivains modernistes en question qui optent pour le socialisme ou le communisme le font apparemment autant par conviction personnelle qu'à cause de leurs tendances artistiques.

NOTES

- 1 « This dialectical approach seeks to address the conjunctures and contradictions of modernist and leftist cultural formations in interwar, wartime, and Cold War Canada, a dialectic that recognizes the anti-modernism and social-political radicalism of the old left

- as mediating discourses in the formation of modernist aesthetic practices » (Irvine).
- 2 “[N]ew scholarship on literature, theatre, and visual art in early to mid-twentieth-century Canada has shifted over the past decade toward more complex conceptions of the leftist social and political orientations of modernist cultural production” (Irvine).
 - 3 Voir entre autres son article sur « Le marché des biens symboliques », qui contient déjà l’essentiel des idées qu’il développera dans ses ouvrages postérieurs, surtout en ce qui concerne le domaine de l’art et de la littérature.
 - 4 Cette expression se rencontre fréquemment à l’époque. On la retrouve même sous la plume d’Édouard Montpetit, dans un texte où il prône justement le provincialisme littéraire : voir Robert Monval [Édouard Montpetit].
 - 5 On se rappellera d’ailleurs que la plupart des grands romanciers français du dix-neuvième siècle se trouvaient à l’Index et étaient donc interdits aux lecteurs catholiques.
 - 6 Puisque la « Vieille gauche » n’est pas une expression courante en français, je me contenterai la plupart du temps de parler tout simplement de « la gauche », avec l’idée sous-entendue que cette expression, lorsqu’on parle de la première moitié du XX^e, à moins qu’on ne le précise autrement, est l’équivalent de la « Old Left ».
 - 7 Voir entre autres, Mills. Il existe bien sûr beaucoup de sites qui mentionnent la « Old Left », dont plusieurs entrées dans Wikipédia, mais presque toujours seulement par rapport à la « New Left ».
 - 8 Il y aurait de la recherche à faire sur le rapport entre la littérature et *Le Pays* (1910-1922), journal fondé par Godfroy en 1910, et qu’il dirigera jusqu’à son départ en Belgique en 1914 en tant que premier représentant commercial du Québec. Le journal continuera à paraître jusqu’en 1921, et ce malgré son interdiction par Mgr Bruchési en 1913.
 - 9 Pour d’autres renseignements sur le Parti ouvrier, voir, entre autres, Leroux; Rouillard.
 - 10 L’histoire du Parti communiste du Canada a également été difficile. Déclaré illégal en 1940, il changera son nom en Parti ouvrier progressiste (Labour-Progressive Party) en 1943. (« Communist Party of Canada », Wikipedia, en ligne)
 - 11 Condamné pour espionnage pour le compte de l’Union soviétique en 1947, Rose passera six ans en prison. Il choisira par la suite, en raison du harcèlement de la police, de s’exiler en Pologne. (« Parti communiste du Québec », Wikipedia, en ligne)
 - 12 Par contre, cette tendance change radicalement lors des élections fédérales de 2011 quand le Nouveau Parti démocratique, version moderne du CCF (PSDC) fondée en 1961, connaîtra un succès spectaculaire au Québec.
 - 13 Le culte de la poésie qu’avait Émile Nelligan correspond bien, lui aussi, à la théorie bourdieusienne.
 - 14 Robert Larocque de Roquebrune adoptera lui aussi une perspective plutôt élitiste qui correspond bien à son nom d’origine aristocratique. Lors de mon entretien avec lui en septembre 1972, il m’a fait l’effet d’un homme charmant, « a gentleman and a scholar », comme on dit en anglais.
 - 15 Voir par exemple Hayward, « *Le Nationaliste* et les futurs “exotiques” (1^{re} étape), » dans *La querelle du régionalisme*.
 - 16 Voir à ce sujet Hayward, « *L’Aube* ».
 - 17 Joseph Ainey est un membre du Parti ouvrier du Québec dont Henri Bourassa et *Le Nationaliste* d’Olivar Asselin (dont Marcel Dugas était un grand admirateur à l’époque) avaient appuyé la campagne électorale en novembre 1906. Son programme électoral prônait l’assurance maladie et une pension de vieillesse, la suppression des banques privées et la création de banques d’État, la liberté de la presse, l’élection des juges par le peuple, la création d’un Ministère du travail, l’abolition du Sénat, l’abolition de la

- Commission du Port de Montréal, et la tenue des élections fédérales tous les quatre ans à date fixe. (Voir, entre autres, Morgan.)
- 18 « PAUL MORIN / Affiches artistiques en tous genres, seul à Montréal / 188 Avenue du Parc / Tel. Bell E. 3866 ».
 - 19 « Parmi ses nouveaux camarades, le futur auteur des *Phases* ne devait pas tarder à découvrir tout un groupe d'écrivains en herbe, très férus comme lui de littérature : c'étaient René Chopin, Marcel Dugas, Paul Morin, Antoine Sylbert, d'autres encore. Tous ces heureux adolescents, que rapproche le même culte désintéressé, avaient trop d'enthousiasme pour ne pas vouloir tenter des œuvres en commun. Ce fut d'abord la publication de *l'Aube* (1908), puis de *l'Encéphale* (même année), enfin la fondation du Soc, cercle littéraire d'étudiants (1909). Faut-il dire qu'à l'origine de chacune de ces entreprises se retrouve le nom de notre poète? » (Fournier 270)
 - 20 D'une disposition plutôt fantaisiste, ce recueil reproduit par exemple, avec des remarques ou des changements, des dessins d'Osias Leduc, la Mona Lisa de Léonard de Vinci, des poèmes d'autres auteurs et même quelques-uns de *Phases*, le premier recueil de Delahaye, tout en se moquant explicitement de l'accusation d'imitation dont on accable infailliblement les jeunes écrivains canadiens. Avec son ton désabusé, *Mignonne* représente à la fois une plaisanterie et une contestation de l'art et de la société canadienne de l'époque. Il date de 1912 alors que le mouvement Dada sera fondé en 1916, et le surréalisme en 1924.
 - 21 Ce livre reproduit le texte d'une conférence que Dugas prononça à Québec et à Montréal pendant la Première Guerre. Il ajoute d'ailleurs, à la suite de ces déclarations en faveur de la révolution et de Jean Jaurès, qu'il n'ose pas révéler toute sa pensée, de peur de trop scandaliser le public canadien.
 - 22 La conférence publique qu'il donne à ce sujet est publiée sous forme de brochure : *Notre nouvelle épopée*. Ottawa : Service de l'information Ministère des services nationaux de guerre, 1941, 11 p.
 - 23 Voir Dugas, *Salve alma parens* (1941).
 - 24 Jean Ruchési (1901-1979) est un professeur d'histoire et de science politique à l'Université de Montréal qui deviendra par la suite sous-secrétaire de la province du Québec, puis ambassadeur en Espagne et en Amérique latine.
 - 25 François Hébert affirme à ce sujet que « Louvigny de Montigny le trouvera même bolchévique dans son poème "La complainte du chômeur" » (252).
 - 26 « As I have never engaged in either espionage or sabotage, or run afoul of the laws of the land, even that [registering as an alien and giving his finger prints] leaves me unworried and tranquil » (Lettre du 4 oct. 1940. Voir aussi la lettre de Dantin du 1^{er} novembre 1940).
 - 27 C'est lui, par exemple, qui a proposé à Guy Delahaye de présenter sa candidature à l'École littéraire de Montréal. Il a aussi été un ami fidèle de Marcel Dugas. Il y a toute une recherche à faire sur cet aspect de la vie d'Albert Laberge.
 - 28 En ce qui concerne le milieu de la peinture, voir aussi l'excellent article d'Esther Trépanier sur les rapports complexes et souvent problématiques (mais réels) qui existaient entre de nombreux artistes progressistes québécois et le Parti communiste entre 1930 et 1945.
 - 29 Ou, comme l'affirme Ethier-Blais, « autour de Borduas et ses amis, les staliniens rôdent » (30).
 - 30 Comme le rappelle aussi Ethier-Blais, ce n'était vraiment pas un bon moment pour les Automatistes, et surtout Borduas, de faire preuve d'un tel esprit de révolte. « Il s'agissait de faire un exemple [de Borduas], détouffer dans l'œuf toute révolte intellectuelle. Le gouvernement avait saisi *Combat*, organe du parti communiste auprès des Canadiens français; Balzac sera interdit; la remise du prix Nobel à André Gide avait suscité, dans ce *Quartier latin* où Borduas comptait certains de ses plus ardents défenseurs, de vives

protestations. D'une manière générale, le balancier bougeait en sens contraire des idées contenues dans *Refus global* » (39-40).

- 31 Il y aurait toute une étude à faire sur le lien entre l'œuvre poétique de Gilles Hénault et le communisme. L'article de Michel Biron sur « Distances du poème : Gilles Hénault et *Refus global* » offre d'ailleurs un aperçu intéressant sur la perspective de cet artiste en 1946, au moment où il était fort impliqué dans le Parti ouvrier progressiste et où pour lui, semble-t-il, la Révolution était tout simplement inévitable : « Irrépressible, la révolution passe, pour le poète ou l'artiste, par "le ministère des mots et de la représentation visuelle", non par une intervention d'ordre social ou politique. Hénault reconnaît que l'œuvre d'art est "un acte et que l'artiste est un homme d'action au même titre qu'un politicien", mais ils appartiennent chacun à des univers distincts, parallèles : dès qu'ils se superposent, l'œuvre court le risque de devenir un "simple instrument de propagande". En même temps, il accorde à l'œuvre une "valeur positive", fût-elle affectée, modernité oblige, d'un fort coefficient de négativité » (115).
- 32 D'autres Québécois bien connus qui ont adhéré au PSD incluent Roger Lemelin, Gaston Miron, Michel Chartrand, et Thérèse Casgrain.
- 33 Ma traduction de l'extrait suivant tiré d'un article inédit de Susan Murphy, « Poetry and Polemics : the Confederation Group of Canadian Poets in Jacques Ferron's *La nuit* », qui paraîtra sous peu : « In the mid-1950s, Jacques Ferron, a medical doctor passionately committed to social justice, joined—after a flirtation with communism that led to his 1949 arrest while attending a street protest against NATO—the *Parti socialiste démocratique* (PSD) and stood for election under its banner in the federal elections of 1958. It was in all likelihood through the PSD (the Quebec branch of the CCF) that he met the man who would inspire the fictional English-Canadian protagonist of *La nuit*—as well as that of *La charrette* (1968) and *Le ciel de Québec* (1969)—the Anglo-Montrealer Francis (Frank) R. Scott (1899-1985), a founding member of both the CCF and the PSD. In 1960, however, Ferron broke vehemently and vociferously with the PSD over its refusal to recognize that Quebec had the same right to self-determination as did Algeria, castigating Frank Scott in particular for his hypocrisy on this issue. Ferron then joined the *Action socialiste pour l'indépendance du Québec* (ASIQ), a tiny separatist group on the far left of the political spectrum founded by Raoul Roy in August, 1960, and published articles in that movement's periodical, *La revue socialiste*, from its inception. » (Voir à ce sujet Ferron.)
- 34 Et puisque la querelle du régionalisme, loin d'être une polémique uniquement artistique, était une des arènes où s'opposaient différentes visions de ce que devait être l'avenir de la nation canadienne-française, l'adjectif « politique » nous semble ici justifié.

OUVRAGES CITÉS

- Anonyme. « Biographie Paul-Émile Borduas. » *Généalogie du Québec et de l'Acadie*. En ligne.
Biron, Michel. « Distances du poème : Gilles Hénault et *Refus global*. » *Études françaises* 34.2/3 (1998) : 113-124. Imprimé.
- Bourdieu, Pierre. « Le marché des biens symboliques. » *L'Année sociologique* 3e série (1971) : 49-126. Imprimé.
- Brunet, Michel. *La Présence anglaise et les Canadiens*. Montréal : Beauchemin, 1958. Imprimé.
- “Communist Party of Canada.” *Wikipedia*. 8 Oct. 2011. Web. 18 Jan. 2011.
- Dantin, Louis [Eugène Seers]. « *Aux marches de l'Europe* de Jean Bruchési. » *L'Avenir du*

- Nord*, 21 avril 1933 : 1. Repris dans *La Revue moderne* 14.8 (15 juin 1933) : 5, dans *Gloses critiques*, de Louis Dantin, t. II, et dans Yvette Francoli, éd., *Essais critiques II*, de Louis Dantin. Imprimé.
- *Les Sentiments d'un père affectueux*. Préface de Gabriel Nadeau. Trois-Rivières : Bien Public, 1963. Imprimé.
- « La complainte du chômeur. » *Poèmes d'outre-tombe*. Trois-Rivières : Bien Public, 1963. 52-53. Imprimé.
- Dugas, Henri [Marcel Dugas], Guillaume La Haise, René Chopin et Paul Morin. « Pas de malentendu. » *Le Nationaliste* 5.39 (2 nov. 1908) : 3. Imprimé.
- Dugas, Marcel (pseud. Persan). « Estudiantina. » *Le Nationaliste* 7.5 (27 mars 1910) : 2. Imprimé.
- *Versions. Louis Le Cardonnel; Charles Péguy*. Montréal : Maison Francq, 1917. Imprimé.
- *Salve alma parens*. Québec : Chien d'or, 1941. Imprimé.
- Dumont, Fernand. « Du début du siècle à la crise de 1929: un espace idéologique. » *Idéologies au Canada français 1900-1929*. Québec : PUL, 1974. Imprimé.
- Éthier-Blais, Jean. *Autour de Borduas; essai d'histoire intellectuelle*. Montréal : PUM, 1979. Imprimé.
- Ferron, Jacques. « Adieu au PSD. » *La Revue socialiste* 4 (1960), repris dans *Escarmouches* 1, 23-45. Imprimé.
- Fournier, Jules. *Anthologie des poètes Canadiens*. Montréal : Granger, 1920. Imprimé.
- Francoli, Yvette, éd. *Essais critiques I et II*. De Louis Dantin. Édition critique. Montréal : PUM, 2002. Imprimé. « Bibliothèque du Nouveau Monde »
- Hayward, Annette. « *L'Aube des temps meilleurs* ou Le chemin périlleux de l'histoire littéraire. » *La Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français* 8 (été-automne 1984) : 91-95. Imprimé.
- « Les hauts et les bas d'une grande amitié littéraire : Louis Dantin—Alfred DesRochers (1929-1936). » *Voix et images* 46 (1990) : 26-43. Imprimé.
- *La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931). Vers l'autonomisation de la littérature québécoise*. Ottawa : Nordir, 2006. Imprimé.
- Hébert, François. « L'hostie de Dantin. » *La Vie culturelle à Montréal vers 1900*. Dir. Micheline Cambron. Montréal : Fides, 2005. 235-55. Imprimé.
- Lahaise, Robert. *Guy Delahaye et la modernité littéraire*. Montréal : Hurtubise HMH, 1987. Imprimé.
- Irvine, Dean. "Call for Papers : Old Left, New Modernisms." *Canadian Literature*. Trad. Annette Hayward. En ligne.
- Lebon, Jean. « L'Anarchie. » *L'Aube des temps meilleurs* 1.1 (11 nov. 1908) : 2. Imprimé.
- Leroux, Éric. « L'Influence du radicalisme français au Québec au début du XXe siècle. » *Mens, Revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française* 6.2 (2006) : 167-204. Imprimé.
- Lozeau, Albert. « *Les Phases* ou le danger des mauvaises fréquentations. » *Le Devoir* 1.85 (19 avril 1910) : 1. Imprimé.
- Mills, C. Wright. "Letter to the New Left." *New Left Review* 5 (Sept.-Oct. 1960). Web. 18 Jan. 2011.
- Monval, Robert [Édouard Montpetit]. « L'Âme française. » *L'Action* 1.41 (13 jan. 1912) : 2.
- Morgan, Henry James, éd. *Canadian Men & Women of the Time 1912*. Toronto : Briggs, 1912. Imprimé.
- Morin, Paul. « Affiches artistiques de tout genre. » *L'Aube des temps meilleurs* 1.1 (11 nov. 1908) : 6. Imprimé.

- Murphy, Susan. « Poetry and Polemics : the Confederation Group of Canadian Poets in Jacques Ferron's *La nuit*. » *Canadian Poetry: Studies, Documents, Reviews* (forthcoming Spring/Summer 2011).
- « Parti communiste du Québec. » *Wikipédia*. 1^{er} sept. 2011. En ligne. 18 jan. 2011.
- Renaud, Thérèse. *Un passé recomposé. Deux automatistes à Paris; Témoignages 1946-1953*. Québec : Nota Bene, 2004. Imprimé.
- Rouillard, Jacques. « L'action politique ouvrière au début du XXe siècle. » *Le mouvement ouvrier au Québec*. Dir. Fernand Harvey. Montréal : Boréal, 1980. 115-214. Imprimé.
- Roy, Fernande. *Les Idéologies au Québec aux XIX^e et XX^e siècles*. Montréal : Boréal, 1993. Imprimé.
- Trépanier, Esther. « Entre socialisme et modernisme : les peintres progressistes québécois (1930-1945). » *Le Droit de se taire. Histoire des communistes au Québec, de la Première Guerre mondiale à la Révolution tranquille*. Dir. Robert Comeau et Bernard Dionne. Montréal : VLB, 1989. 134-61. Imprimé.

